

De la bêtise

En 1931, Robert Musil notait dans *L'homme sans qualités* (Ch. 16, p. 68, éditions du Seuil) : « *Si la bêtise ne ressemblait pas à s'y méprendre au progrès, au talent, à l'espoir ou au perfectionnement personne ne voudrait être bête* ». Six ans plus tard, l'auteur qui n'a cessé de penser cette question, prononce une conférence à Vienne qui lui offre l'occasion de donner une forme aboutie à ses réflexions. Cette conférence a paru dans le recueil *Essais, critiques, aphorismes et conférences* publié en 1984. Ce court texte (une cinquantaine de pages) dont la densité se découvre au fur et à mesure de la lecture, a été repris par les éditions Allia en 2011. Qu'il tombe sous le regard du lecteur plusieurs années après sa publication n'enlève rien à son actualité. Chaque jour nous sommes en mesure d'éprouver des formes plus ou moins élaborées de la bêtise. Peut-être y prenons-nous part !

La bêtise nous apparaît dès que nous sommes heurtés par des paroles, des comportements, des décisions qui prennent en défaut l'intelligence et le jugement. Parce qu'elle incite à la colère, la bêtise déséquilibre et met en danger celles et ceux qui la rencontrent. A la question « *Qu'est-ce, au juste, que la bêtise ?* », qu'il estime « *à peu près impossible d'ajourner* » (p. 9), et par ailleurs « *aussi peu naturelle que la question "qu'est-ce que l'électricité" ?* », Robert Musil reconnaît « *qu'il ignore ce qu'elle est* ». (p. 13). La bêtise est subie. C'est par les paroles et les actes qui lui sont attachés que nous la rencontrons. Elle mérite donc une réflexion. Dès lors comment l'étudier ? Comment l'identifier « *en réalité* » ? L'exploration des usages « *du mot "bête" et des mots apparentés* » n'apporte pas à l'auteur des réponses probantes. Elle s'apparente en réalité à la méthode incertaine « *de la chasse aux papillons* ». La formule est à saisir au vol. La bêtise papillonne et se nourrit de l'imprévisible ! La bêtise est insaisissable car, précise Robert Musil, « *on peut bien suivre un instant sans le perdre des yeux l'objet que l'on croit observer, mais comme il ne tarde pas à survenir d'ailleurs, et par les mêmes zigzags, d'autres lépidoptères tout semblables, on ne sait bientôt plus si c'est toujours le même qu'on poursuit* ». (p.14).

La vie sociale exige cependant de voir arriver la bêtise et les faits qui l'incarnent. Musil suggère une forme d'attention à certains signaux. La première des vigilances concerne la vanité souvent en embuscade derrière la bêtise. Celui qui est possédé par la bêtise « *paraît souvent vaniteux, déjà, du seul fait qu'il n'a pas l'intelligence de le cacher* ». (p. 20). Combien de fois a-t-il fallu le vérifier ? L'absence d'humilité nous surprend autant que le contenu du message empreint de bêtise. C'est que, dit Musil qui se réfère à la sagesse populaire, « *vanité et bêtise poussent sur la même tige* ». La vanité ajoute l'inconvenance à l'inintelligence. Elle affaiblit les règles, « *les commandements de réserve destinés à ménager le contentement de soi, en présupposant que celui-ci est aussi grand en autrui qu'en vous-même* » (p. 21) qui sont au cœur de la relation avec les autres. Musil rejoint Norbert Elias pour reconnaître la capacité des règles partagées qui ont pour tâche « *d'aplanir et d'harmoniser les contacts, de faciliter l'amour de soi comme celui du prochain et*

d'assurer au commerce des hommes, en quelque sorte, une température moyenne ». (p. 22). Si la mesure facilite l'installation de relations équilibrées, l'excès est contre-productif. La promotion de soi, aujourd'hui facilitée par le croisement des réseaux sociaux, actualise un vieux proverbe que Musil reprend pour illustrer sa démonstration. « *Qui se loue s'emboue* », (p. 21) tel est le risque majeur pour ceux qui en feraient trop, qui parleraient beaucoup d'eux à l'image « *des égoïstes, des anxieux et même d'une certaine catégorie de mélancoliques* » sans être « *pour autant bête ou, du moins, plus bête qu'il n'est naturel à quelqu'un qui, précisément, n'est pas devenu intelligent* ». (p. 24). Pour ne pas jouer au plus malin (ce qui serait forcément montré du doigt...), Musil admet que qualifier la bêtise n'est pas la chose du monde la plus aisée à réaliser. C'est le contexte qui doit orienter le jugement. A l'aide d'un exemple riche d'autodérision, l'auteur montre que « *quelque chose peut être bête sans l'être nécessairement et que la bêtise est étroitement entretissée avec autre chose, sans que dépasse nulle part le fil qui permettrait, s'il l'on tirait dessus, de défaire d'un coup toute l'étoffe* ». (p. 25).

Ce serait trop simple pour l'auteur, et sans doute pour ses lecteurs, si la bêtise était « *uniquement ou par excellence un manque d'intelligence* ». (p. 27). Cette dernière forme un duo improbable avec la bêtise. En associant à l'intelligence le concept de *capacité*, Musil avance que « *tout homme incapable pourrait à l'occasion être qualifié de bête* ». (p. 29). La bêtise se développe dans un contexte de manque, de carence et selon le terme choisit par Musil, « *d'incapacité* ». « *Bête* » et « *bêtise* » sont des mots passe-partout, si bien qu'ils « *peuvent remplacer à l'occasion n'importe quel mot destiné à en désigner une particulière* ». (p.30). Il en résulte que l'usage des deux termes s'applique à de multiples situations. Ce qui relève de la bêtise ou ce qui peut être qualifié de « *bête* » peuvent l'être aussi par d'autres termes qui ne font qu'exprimer « *quelques nuances de sens* ». (p. 32). Recourir à ces deux termes, c'est assurément livrer des jugements, des sentiments plus spontanés que réfléchis. L'injure est sur le pied de guerre car ces mots « *sont au service d'un affect* » et doivent leur approximation « *et leur inobjectivité de pouvoir empiéter sur de vastes zones de termes plus pertinents, plus objectifs et plus rigoureux* ». (p.34).

Dans une correspondance datant d'avril 1937, Musil admettait, à propos de cette conférence dédiée à la thématique peu explorée, n'avoir ni « *intentions scientifiques, pas davantage psychologiques ou sociologiques* ». Il concédait cependant qu'il accordait à ce texte une importance « *à peine moindre* » à celle de *L'homme sans qualités*, qui passe pour une restitution empreinte d'une ironie toute en nuances des dernières années de la monarchie austro-hongroise et plus largement de valeurs du monde moderne. Musil invite à considérer *la bêtise* comme le symptôme d'une crise « *de confiance de l'humanisme* » qui pourrait être lue comme une menace vis-à-vis de « *la confiance que l'on a mise en l'homme jusqu'ici* ». (p.38). Les turbulences des années 1930 ne pouvaient pas ne pas interroger un esprit aussi lucide face à leur contexte que celui de Musil. *La bêtise* s'installe « *quand vacillent l'entendement et la sagesse* ». (p.39). Cette crise malmène « *la liberté et la raison* » qui cèdent la place à la barbarie. Ces concepts

issus de la profondeur du classicisme allemand ont commencé « *dès le début du XIXème siècle, ou un peu plus tard, à montrer des signes de décrépitude* ». (p.38). Le constat que le concept de *bêtise* renvoie tantôt à *l'entendement* tantôt au *sentiment* conduit Musil à affirmer que « *bêtise et intelligence relèvent à la fois de l'un et de l'autre* ». (p.41).

L'auteur distingue deux sortes de *bêtise*, « *la bêtise honnête* » et « *une seconde qui, assez paradoxalement, peut même être un signe d'intelligence* ». La première, « *la brave et pure bêtise* » (p. 42). Cette *bêtise* là ne se complaît pas dans la méchanceté. Elle est parfois source d'un comique que les comédies populaires mettent en avant. La seconde, « *la bêtise intelligente* » se révèle plus ambiguë que la précédente. Son désir de nuire est intense mais bien caché. Elle connaît de multiples configurations, de la plus simple à la plus élaborée, « *la bêtise supérieure* », qui peut concerner « *jusqu'à la plus haute intellectualité* » et sait, sans scrupule jouer de tous les registres de la vie sociale. Elle est la plus dangereuse « *des maladies de l'esprit parce que c'est la vie même qu'elle menace* ». (p. 46). Dès lors, se pose la question de son identification. Tâche ardue, s'il en est, car elle évolue dans un jeu de cache-cache subtil avec son double, l'intelligence où « *le comportement utile, compétent peut faire servir son objet à son profit personnel ou au contraire le servir* ». (p. 47). Qu'en est-il des rôles que chacun peut adopter pour garder la main sur telle ou telle situation ? L'auteur invite à accepter le doute et apprendre à « *distinguer entre abdication et incapacité, entre bêtise occasionnelle ou fonctionnelle et bêtise constante ou constitutionnelle, entre erreur et inintelligence* ». (p. 48).

Au terme de son exploration des conditions de la *bêtise*, Musil en arrive au constat que « *nous sommes tous bêtes à l'occasion ; nous sommes contraints d'agir aveuglément ou à demi aveuglément, sans quoi le monde s'arrêterait* ». (p. 51). C'est avec la posture du sage que Musil conclut cette surprenante conférence : « *comme notre savoir et notre pouvoir sont limités, nous en sommes réduits, dans toutes les sciences, à énoncer des jugements prématurés ; mais en veillant [...] à maintenir ce défaut dans certaines limites et à le corriger le cas échéant, ce qui restitue à notre travail une certaine justesse* ». (p. 52). Le lecteur d'aujourd'hui peut s'approprier ce texte comme un guide pour exercer avec humilité la réflexion à porter sur ses jugements et ses actions. Ceux dont le métier est la décision et le commandement devraient trouver dans ces pages la matière pour un agir apaisé. Ce serait vraiment bête de passer à côté. Les (presque) dernières lignes ne peuvent qu'inviter à cette réflexion auto-dirigée : « *Je crois que le précepte : "Agis aussi bien que tu le peux et aussi mal que tu le dois, tout en restant conscient des marges d'erreur de ton action !" représenterait déjà, s'il était suivi, la moitié du chemin en direction d'une réforme vraiment féconde de notre vie* ».

De la bêtise, Robert Musil, éditions Allia, Paris, 2011.

9 janvier 2015

<http://rolandlabregere.blog.lemonde.fr> Le blog de Roland LABREGERE